

des modèles parfaits qui ont mérité les éloges du Saint-Siège.

Par un acte de dévouement à l'intégrité de la doctrine catholique, l'archevêque de Reims avait sacrifié la dignité de cardinal sous le règne de Louis-Philippe, il obtint cette éminente dignité sous l'empire, mais surtout par l'initiative du Saint-Siège. Tous les catholiques de France et du monde applaudirent à cette promotion due uniquement au mérite.

L'avant dernier chapitre du livre de Mgr Fèvre est consacré à montrer l'archevêque de Reims dans son administration épiscopale. Il s'y trouve aussi beaucoup de traits de la vie privée. On y admire le désintéressement, la prudence et la fermeté, toujours tempérée de bonté, avec laquelle le cardinal Gousset sut conduire le troupeau qui lui était confié. L'auteur aurait pu en dire beaucoup plus long sur cette partie, comme sur cette affaire de Vrigues-aux-bois (p. 410), et ç'eût été à la plus grande gloire de l'archevêque et de l'archiprêtre, depuis vicaire général, Victor Tourneur.

Le livre de Mgr Fèvre est une page très intéressante de l'histoire de l'Église de France au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle sera d'autant plus utile qu'elle est animée tout entière des sentiments de la plus pure orthodoxie.

DOM PAUL PIOLIN.

**A. I. — 193. NOUVEAUX SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES**, études sur l'instinct et les mœurs des insectes, par J. H. FABRE, 1 vol. in-12 de 352 p. (1882). Paris, Delagrave. 3 fr. 50.

**A. II. — 194. MOÏSE ET DARWIN**. L'homme de la Genèse comparé à l'homme singe ou l'enseignement religieux opposé à l'enseignement athée, par le Dr Constantin JAMES. 1 vol. in-12 de vi-448 p. (sans millésime). Paris, Bloud et Barral. 3 fr. 50.

I. — La nature est pleine de merveilles sans nombre. Mais ces merveilles sont en grande partie cachées. Pour les découvrir, il faut s'y appliquer, il faut souvent y employer beaucoup d'intelligence et de persévérance. Et que sont après tout ces sciences dont on est maintenant si fier, sinon des secrets arrachés à la nature par un travail opiniâtre dirigé par le génie?

Depuis de longues années, plus de quarante ans, M. J. H. Fabre étudie un tout petit coin de la création, quelques hyménoptères du midi de la France, et ce qu'il nous en révèle aujourd'hui, est, nous osons le dire, tout simplement ravissant. Réaumur, les Huber, Forel et tant d'autres investigateurs passionnés de la nature n'ont

rien produit, croyons-nous, qui, pour l'exactitude, la profondeur et l'originalité des observations, l'intérêt, le naturel, la vérité et la verve des peintures, l'emporte sur les *Nouveaux souvenirs entomologiques*. Mais il est un point pour lequel, le naturaliste Avignonais n'a pas de rivaux, c'est la sainte horreur de l'esprit de système, et des duperies de l'imagination où tant de naturalistes se laissent prendre. M. Fabre a bien mérité de la science et de la philosophie. Nous ajouterons même qu'il a bien mérité de la religion, quoiqu'il ne l'ait peut-être pas voulu d'une manière consciente; mais la religion trouve toujours son avantage, disons mieux, son bien, dans toute vérité.

D'autres naturalistes se plaisent aux aperçus généraux; en quatre pas, ils ont parcouru l'univers. Leurs observations ont naturellement beaucoup d'étendue, mais non moins naturellement elles restent superficielles; les détails et même de vastes ensembles n'envoient point de rayons à leur regard lointain et mobile. Des lacunes immenses sont semées dans le champ de leur vision: ces lacunes, ils les remplissent au moyen de théories qu'ils appellent scientifiques, et qui ne sont que des fictions raisonnées. L'imagination ne produit que des œuvres fragiles, et il suffit de quelques observations un peu sérieuses pour faire écrouler ses constructions plus téméraires que hardies. Il ne reste plus alors au savant d'imagination que la honte d'avoir eu l'audace de vouloir imposer des fables sous le nom de la science. L'étude de tout l'univers n'est point nécessaire pour renverser des systèmes qui ont la prétention d'expliquer tout l'univers: ce sont des édifices dont toutes les pierres sont solidaires, et dont rien n'est renversé sans que tout s'écroule à la fois.

Le livre de M. J. H. Fabre contient ses observations sur neuf ou dix insectes seulement, l'Ammophile hérissée, l'Eumène, l'Odynère, le Chalicodome, la Fourmi rousse, le Pompile, le Sitaris, le Méloé et la Tarentule à ventre noir. Celle-ci évidemment n'a pas été observée à titre d'hyménoptère. Les études de M. Fabre n'ont pas même porté sur l'évolution complète des mœurs de ces insectes; il les a bornées à certains détails de leur existence. Mais, sur ces points particuliers, ses observations ont été poussées aussi loin qu'il est humainement possible de le faire; l'observateur y a mis, sans exagération de l'héroïsme. Eh bien! pour renverser le transformisme, il lui suffit de tirer d'une seule de ses observations sérieuses ce qu'elle renferme; il lui suffit d'exposer les procédés dont fait usage l'Ammophile hérissée pour approvisionner le garde-manger de ses petits.

L'Ammophile hérissée est une espèce de taon qui, comme beaucoup d'insectes, s'occupe surtout à pourvoir aux besoins de sa progéniture qu'il ne verra jamais. Elle creuse un petit terrier, y dépose du gibier, y pond un œuf, puis elle ferme la chambre de son petit et s'en va pour toujours. Écoutons maintenant M. Fabre.

« Il faut, dit-il, aux larves des divers hyménoptères giboyeurs une proie immobile, qui ne mette pas en péril, par des mouvements défensifs, l'œuf délicat et puis le vermisseau fixé en l'un de ses points; il faut en outre que cette proie inerte soit néanmoins vivante, car la larve n'accepterait pas un cadavre pour nourriture. Ses provisions de bouche doivent être de la chair fraîche et non des conserves. » Cette sorte d'approvisionnement comporte un problème que l'on résout maintenant dans les laboratoires de physiologie; l'Ammophile l'avait résolu de longs siècles avant Claude Bernard : il empoisonne dans sa proie, d'un coup de stylet, les centres nerveux des mouvements.

« L'Ammophile hérissée a pour gibier une chenille dont les centres nerveux, distants l'un de l'autre et jusqu'à un certain point indépendants dans leur action, occupent un à un les divers anneaux de l'animal. Cette chenille, très vigoureuse pièce, ne peut être emmagasinée dans la cellule, avec l'œuf de l'hyménoptère sur le flanc, qu'après avoir perdu toute mobilité. Un mouvement de croupe écraserait cet œuf contre la paroi.

« Or un anneau rendu immobile par la paralysie n'entraînerait pas l'insensibilité de l'anneau voisin, à cause de l'indépendance relative des foyers d'innervation. Il faut alors que tous les anneaux soient opérés, l'un après l'autre, du premier au dernier du moins les plus importants. Ce que dicterait le physiologiste le plus expert, l'Ammophile l'accomplit : son aiguillon se porte d'un anneau au suivant à neuf reprises différentes.

« Elle fait mieux. La tête est encore indemne ; les mandibules jouent, elles pourraient saisir pendant le trajet quelque fétu fixé au sol et opposer au charroi une résistance insurmontable. La chenille sera donc plongée dans un état de torpeur qui abolisse jusqu'aux vellétés de défense. L'Ammophile y parvient en mâchonnant la tête. Elle se garde bien d'y plonger le stylet : blesser à mort les ganglions cervicaux, ce serait du coup tuer la chenille, maladresse qu'il faut absolument éviter. Maintenant la chenille, incapable de résister, incapable de le vouloir, est saisie par la nuque et traînée vers le nid. » Voilà ce que M. Fabre a vu, constaté de ses yeux. Voici

comment il raisonne d'après ce fait extrêmement remarquable.

Après avoir rappelé les procédés des *Saladeiros* de l'Amérique du Sud, qui abattent les bœufs en leur plongeant un stilet en un point précis de la nuque, « l'Ammophile, dit-il, opère d'une façon analogue, avec cette différence que sa chirurgie est beaucoup plus compliquée, beaucoup plus difficile, à cause de l'organisation de la victime. L'avantage lui reste encore si l'on considère la délicatesse du résultat obtenu. Sa chenille n'est pas un cadavre comme le bœuf dont la moëlle est tranchée ; elle vit, mais incapable de se mouvoir. A tous égards, l'insecte est ici supérieur à l'homme. »

Comment l'Ammophile, qui n'a jamais connu ceux de sa race, acquiert-elle une adresse aussi consommée ? « Aujourd'hui, plus que jamais, un besoin nous tourmente, le besoin d'expliquer ce qui pourrait bien être inexplicable. Il s'en trouve, et le nombre semble s'en accroître chaque jour, qui tranchent l'énorme question avec une superbe audace. Accordez-leur une demi-douzaine de cellules, un peu de protoplasme et un schéma pour illustration et ils vous donneront raison de tout. Le monde organique, le monde intellectuel et moral, tout dérive de la cellule originelle, évoluant par ses propres énergies. Ce n'est pas plus difficile que cela. L'instinct, suscité par un acte fortuit qui s'est trouvé favorable à l'animal, est une habitude acquise. » Habitude acquise dans l'individu et fixée peu à peu dans la race par l'hérédité. Telle est l'explication du transformisme. Nous ne pouvons malheureusement pas reproduire l'argumentation vive et entraînante par laquelle M. Fabre réduit à néant cette théorie dans le cas de l'Ammophile. En voici seulement les points principaux.

Une Ammophile, dans un passé très reculé, ayant par hasard piqué un ver gris dans neuf anneaux, s'en est fort bien trouvée et a transmis à ses descendants ce procédé : les Ammophiles qui n'ont pas eu cette chance bénie ont toutes disparu de la scène de la vie. C'est là ce que les transformistes doivent dire pour expliquer conformément à leur doctrine l'instinct de l'Ammophile.

Or, l'Ammophile qui la première a piqué un ver gris a dû procéder neuf fois de suite avec une précision rigoureuse. Elle avait des millions de millions de chances de piquer à côté contre une de toucher juste. Dans ces conditions, le calcul démontre que la chance favorable équivaut à zéro.

En second lieu, il n'y a pas un progrès, de telle sorte que l'espèce aurait insensiblement atteint la perfection dans l'art du stilet. L'insecte a dû se trouver du premier coup d'une habileté consommée,

sous peine d'anéantir sa race à la première génération qui a suivi.

On n'a pas le droit de supposer que l'Ammophile a d'abord opéré sur des chenilles plus faibles qu'un seul coup de dard engourdit suffisamment. L'observation démontre que chaque espèce d'hyménoptère se renferme sans jamais en sortir, dans une sorte de gibier.

En troisième lieu, l'on doit admettre que c'est fortuitement, sans intention, que la première Ammophile a percé neuf fois le ver gris. L'utilité de son œuvre lui était donc parfaitement inconnue et son opération a dû, à ce point de vue, laisser de bien faibles traces dans son cerveau. Les *saladeiros* qui savent et veulent énergiquement abattre leurs bœufs ne parviennent cependant pas à transmettre le moindre germe de leur art à leurs enfants. Comment la première Ammophile a-t-elle gravé dans son œuf ce qui n'existait pas dans sa tête ? (1).

« Pour ces motifs et bien d'autres, ajoute M. J. H. Fabre, je repousse la théorie moderne de l'instinct. Je n'y vois qu'un jeu d'esprit, où le naturaliste de cabinet peut se complaire, lui qui façonne le monde à sa fantaisie ; mais où l'observateur, aux prises avec la réalité des choses, ne trouve sérieuse explication à rien de ce qu'il voit. »

Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir analyser tout l'ouvrage de M. J. H. Fabre. Depuis les *Métamorphoses de l'homme et des animaux* de M. de Quatrefages, nous n'avons rien lu de plus instructif et de plus intéressant en histoire naturelle. Nous ne pouvons qu'engager vivement nos lecteurs à prendre directement connaissance de cette petite collection de merveilles.

II. — M. J. H. Fabre est surtout observateur consciencieux et passionné, M. Constantin James est plutôt polémiste savant, l'un se plaît aux beautés cachées de la nature l'autre aux luttes soutenues pour la vérité.

Le livre que vient de publier l'élève de prédilection de Magendie n'est pas en somme une œuvre nouvelle. C'est le développement de l'*Homme-singe*, qui a obtenu un succès si légitime auprès des hommes de bon sens et des hommes d'esprit, pour ne parler pas des savants de bon aloi.

Le Darwinisme fait plus facilement illusion quand il en est à son premier pas de recul. De l'homme à l'huître la distance a de quoi épouvanter ; on est infiniment moins troublé quand on n'a plus à

---

(1) Ajoutons qu'au moment où l'Ammophile opère sur le ver gris son œuf est déjà tout formé, prêt à être expulsé et peu propre à recevoir des impressions maternelles dans ses plus intimes tissus.

combler que des différences de primate à primate, de bimane à quadrumane. Les traits de ressemblance sont, dans ce dernier cas, fort nombreux, et l'on est exposé à se laisser abuser, si l'on n'a pas l'habitude des spéculations scientifiques. Il importe donc que ceux qui savent viennent au secours de ceux qui ne savent pas, et leur montrent où est l'illusion, où commence la supercherie et où finit la science. C'était le mérite de la première édition de *l'Homme-singe*. C'est encore le mérite de la seconde édition, mais ici le cadres s'est amplifié : *Moïse et Darwin* comprend toutes les questions des origines cosmologiques.

Toujours spirituel, comme il est toujours savant, le docteur Constantin James a conçu son œuvre sous une idée générale qui ne manque pas de saveur. De nos jours, il est de mode de rejeter dédaigneusement la Bible pour la raison majeure qu'elle est en opposition avec la science ; le Darwinisme au contraire doit en grande partie son succès à la réputation qu'on lui a faite et à la prétention qu'il affiche de parler uniquement au nom de la science. Eh bien ! le docteur Constantin James ne craint pas de renverser les rôles. D'après lui, entre Moïse, qui ne pensait pas à la science, et Darwin, qui s'en fait une réclame, il n'y a pas lieu d'hésiter, c'est Moïse qui parle le langage de la vraie science ; Darwin n'est qu'un rêveur et un rêveur maladif.

Il nous est impossible de développer ce parallèle curieux. Nous pouvons du moins rappeler que les plus grands noms de la science ont rendu témoignage à Moïse. M. Constantin James cite Champollion, Buffon, Linné, Cuvier, Ampère, Demerson, Marcel de Serres. Répétons les paroles de ce dernier : « Si l'on considère que la géologie n'existait pas à l'époque à laquelle a été écrit le récit de la création, et que les connaissances astronomiques étaient pour lors peu avancées, on est porté à conclure que Moïse n'a pu *deviner si juste* que par suite d'une révélation. »

D'autre part, pour apprécier scientifiquement Darwin, le plus court est de juger sa méthode. Or voici quelle est sa manière de procéder, d'après le résumé du docteur Constantin James : « Darwin propose d'abord ses hypothèses sous une forme prudente et presque timide. Mais peu à peu il s'enhardit et insinue ses conjectures les plus paradoxales comme possibles ; bientôt il les tient pour certaines : enfin il les suppose démontrées et il raisonne en conséquence ; finalement il n'admet pas qu'un vrai savant puisse penser autrement que lui, et il traite avec dédain ceux qui s'obstinent à garder encore des opinions opposées.

« Ces changements de ton sont gradués de manière à communiquer l'enthousiasme de l'auteur à ses disciples susceptibles de fascination. Ceux-ci se sentent fascinés, parce qu'il est fasciné lui-même. »

Darwin n'est pas un savant, ou du moins, il n'agit pas en savant, c'est un avocat, ou un rhéteur dupe le premier de ses propres sophismes. Aussi Agassiz, qui a bien le droit de se faire entendre en pareille matière, a dit en parlant des théories de Darwin : « Je crois ce système contraire aux vraies méthodes dont l'histoire naturelle doit s'inspirer ; je le crois pernicieux et fatal au progrès des sciences. » Le docteur Constantin James résume son jugement dans une comparaison pittoresque : « C'est, dit-il au sujet de la méthode Darwinienne, identiquement le procédé de cet oiseau du désert, dont parlent les voyageurs, qui se place la tête sous l'aile pour qu'aucune impression du dehors ne vienne troubler sa sérénité. La première de ces méthodes (celle de Cuvier) est connue sous le nom de *Méthode naturelle* ; nous proposons, pour la seconde, celui de *Méthode d'autruche*. »

L'ouvrage de M. Constantin James a reçu les plus hautes et les plus flatteuses approbations. Quelques mots de sa préface en feront bien mieux connaître la valeur qu'une appréciation venue de nous. Après avoir nommé MM. Dumas, Pasteur et de Quatrefages, l'auteur de *Moïse et Darwin* s'exprime ainsi : « Eh bien, ces trois hommes, ces trois princes de la science, ont donné aux doctrines scientifiques de mon livre l'assentiment le plus complet, non pas par quelques mots de politesse obligée comme cela se voit quelquefois, mais par des témoignages écrits, conçus dans les termes les plus nets et les plus motivés. »

J. DE BONNIOT.

4. 5. — 195. **ŒUVRES PASTORALES ET ORATOIRES DE**  
**Mgr PERRAUD**, évêque d'Autun, membre de l'Académie française.  
*Tome premier*. 1 vol. in-8° de 740 p. (1883). Paris et Poitiers, Oudin. 7 fr.

Il y a quelques jours, devant un auditoire d'élite, Mgr Perraud entra à l'Académie française. Le nonce, trois évêques, plus de 50 prêtres s'unissaient à l'Institut de France et à l'élite de Paris, pour acclamer le nouvel académicien. C'est au lendemain de ce triomphe que parut le premier volume des *Œuvres* de Mgr Perraud, comme évêque. Il m'a déjà été donné d'assister à plusieurs réceptions à l'A-